

Eloge de M. Lecat.

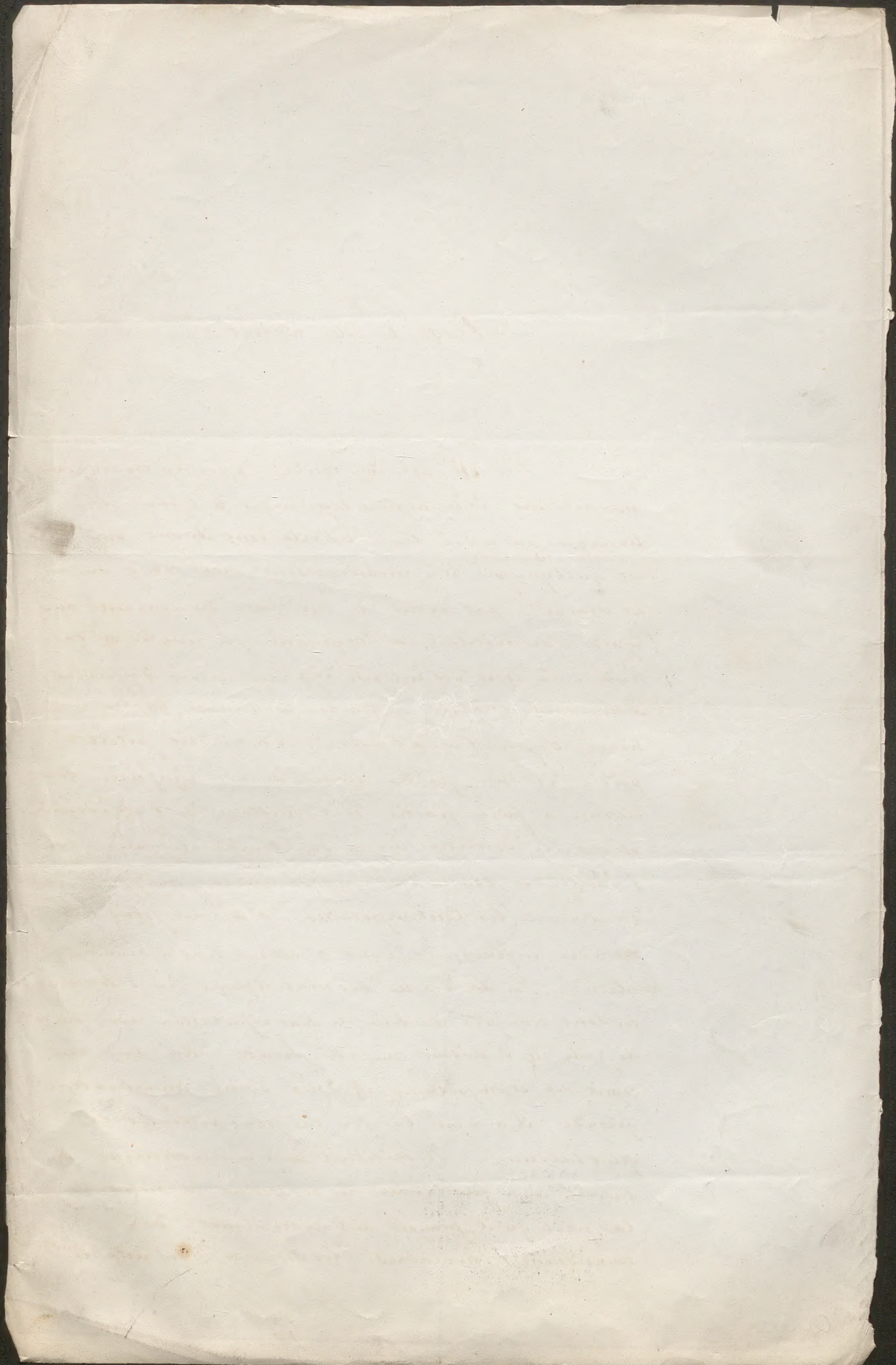
Duméril

Il est juste de rendre, après la mort, aux membres des Compagnies savantes le tribut de louanges qu'exige la célébrité dont ils ont joui, il est quelquefois très embarrassant pour celui qui en est chargé, par devoir, de satisfaire également aux égards que méritent sa Compagnie, le public et la Pénie. Ce sont des intérêts différents, assez difficiles à ménager, lorsque, de temps en temps, on les trouve opposés l'un à l'autre. On ne doit point perdre de vue que les éloges de nos Confrères sont destinés à faire partie de l'Histoire de l'Académie, et qu'elle doit être lue en des temps éloignés, où l'amitié et toutes les considérations, qui prévalent diversement les Contemporains, n'auront plus la moindre influence. Nous n'avons pas à nous plaindre de la disette des matériaux. Peu d'hommes se sont occupés du soin de leur réputation avec autant de zèle & d'ardeur que M. Lecat. Muni avec son esprit vif et impétueux & doué d'une imagination féconde, il a mené la vie la plus active et la plus laborieuse. Il saisissait avec empressement & suivait avec feu toutes les occasions de montrer la part qu'il prenait à l'avancement des connaissances humaines. Ses sciences et les arts le

ARC 1 d. 2
n° 18 (14)

ACADEMIE ROYALE
DE CHIRURGIE
C N

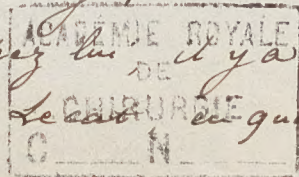


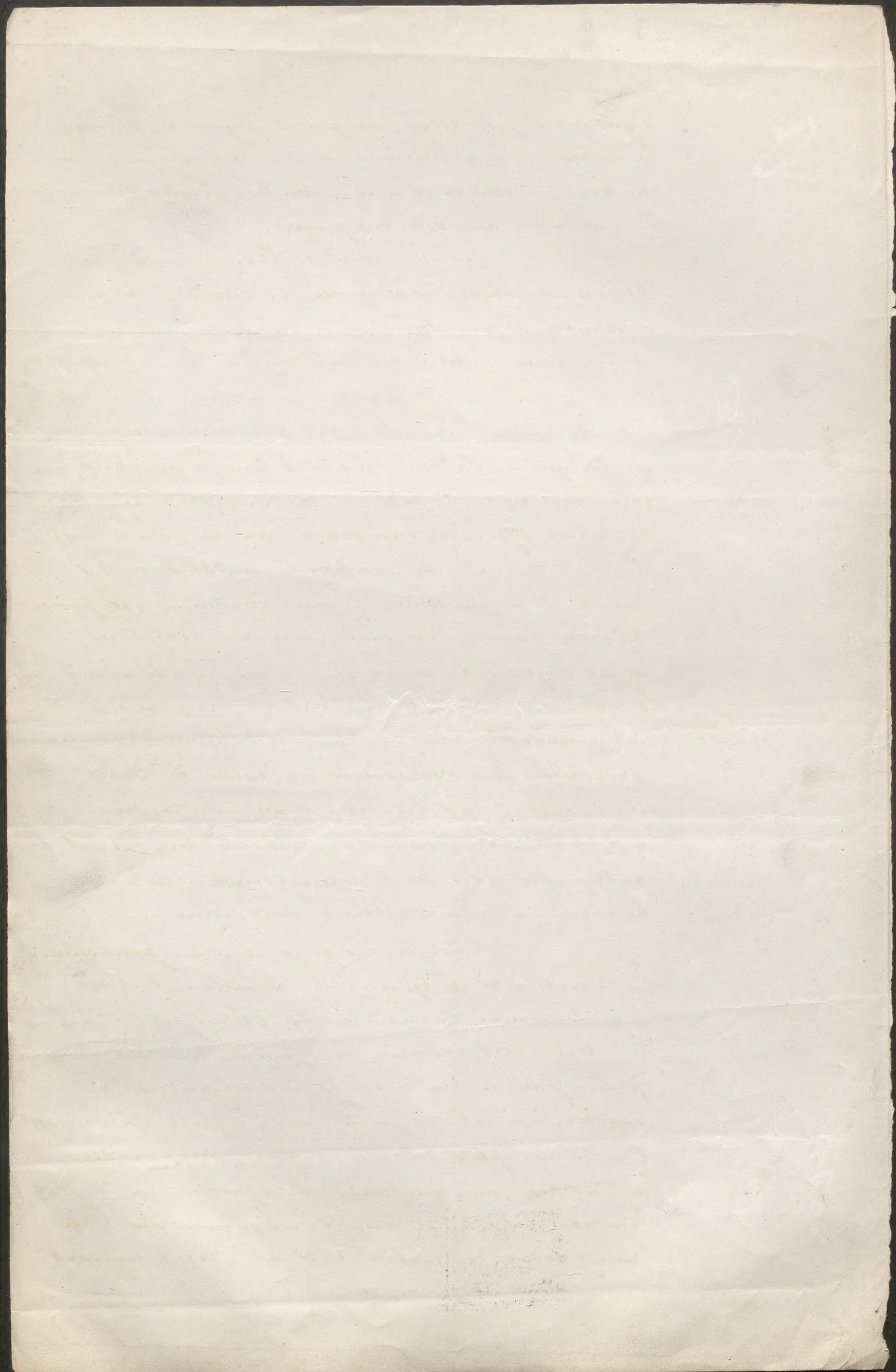


regrettent à juste titre. Sa perte a privé la Chirurgie d'un homme extraordinaire et peut-être unique, qu'on ne trouve à comparer avec aucun des grands hommes, à qui notre art doit ses progrès.

Claude Nicolas Le Cat naquit à Blerancourt, Bourg considérable de Picardie, le 6 — Septembre 1700. Son père et ses ayeux, paternels et maternels, y ont exercé la Chirurgie avec réputation. Destiné par eux à l'état ecclésiastique, il en porta l'habit pendant dix ans. Après ses premières études, au Collège de Soissons, il vint à Paris et y soutint une thèse sur toutes les parties de la philosophie, le 22 Juillet 1720. Son inclination pour un genre d'état ne se trouva plus conforme aux vûes de ses parens. Il auroit voulu se faire Ingénieur, et pouvoit déjà se promettre du succès dans cette profession, ayant appris seul, et par goût, pendant le cours de ses études, les mathématiques et les fortifications. Il se fit connoître, en 1724, par une dissertation sur le phénomène des arcs-boutans de l'Eglise de Saint Vicais de Reims, lesquels, tandis que l'on donne, éprouvent un balancement très sensible. En 1725, il publia une lettre sur l'aurore boréale, nouveau météore, qu'on avoit observé cette année.

L'art de ses pères étoit un patrimoine qu'il avoit eu de la répugnance à cultiver. S'étant enfin déterminé à embrasser la Chirurgie, l'ardeur de l'étude et l'habitude de l'application lui firent faire, en peu de temps, des progrès assez rapides, dans cette nouvelle carrière. M. Benonmont, l'un de nos plus anciens Confères, se rappelle aujourd'hui, avec une tendre satisfaction, qu'il a reçu chez lui, il y a près de cinquante ans, le jeune Le Cat, de qualité d'élève. Ils ont toujours

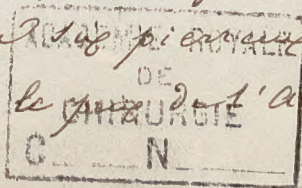


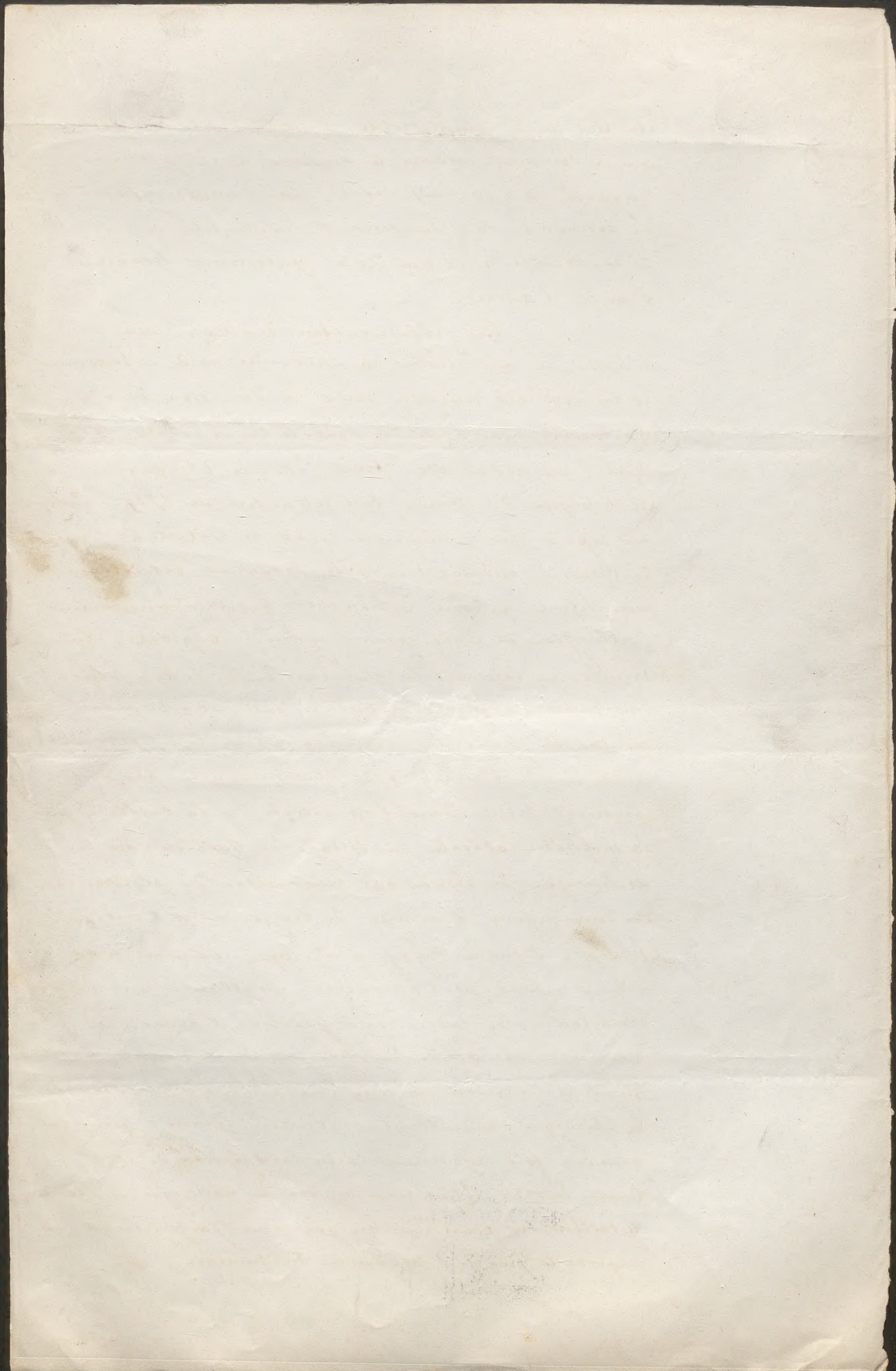


été liés de la plus étroite amitié; et le disciple, qui a toujours conservé le souvenir de ce premier rapport, n'a jamais cessé, par reconnaissance, de donner à M. Bernomont la qualité de son cher Maître, ce qui les a également honorés l'un et l'autre.

La fréquentation des hôpitaux, l'assiduité aux écoles de Chirurgie et de Médecine, et les devoirs à remplir sous la direction de M. Bernomont partageaient tout le temps de M. Lecat, & il l'employa avec fruit. M. de Bressan, archevêque de Rouen, se l'attacha en 1729. D'un ans après, les Administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Rouen, animés d'un zèle vraiment patriotique, renoncèrent au droit de nommer arbitrairement un Chirurgien en Chef pour ce grand Hôpital. Ils mirent au concours la survivance de cette place, qui devoit s'acquiescer prochainement; et M. Lecat mérita la préférence sur les autres concurrents.

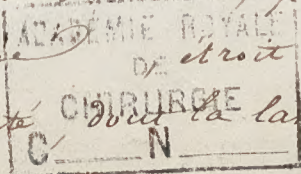
L'année 1732 fut marquée par ses premiers succès dans l'opération de la taille, par la méthode latérale, au Village de Gaillon, où les Archevêques de Rouen ont leur maison de plaisance, sur deux enfans, l'un âgé de treize ans et l'autre de sept. Dans un voyage à Dieppe, il sauva la vie à deux enfans par l'opération, pratiquée avec autant d'habileté et de succès qu'à Gaillon, l'année précédente. Le grade de Docteur en Médecine à Reims et l'accessit au prix, que l'Académie Royale de Chirurgie, nouvellement établie, donnoit pour la première fois, ajoutèrent à la satisfaction de M. Lecat. En 1734, il fut reçu maître en Chirurgie à Rouen, y tailla ~~plusieurs~~ ^{plusieurs} qui guérissent parfaitement, et rapporta le ^{diplôme} de l'Académie de Chirurgie.





M. Wallon

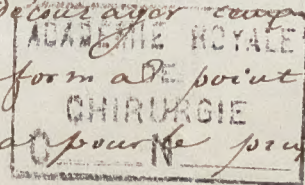
Toutes ses entreprises ne furent pas également favorisées de succès. En 1735, il fut couronné pour la seconde fois à l'Académie, mais il fut moins heureux dans la pratique de la lithotomie. Un homme ordinaire ne profite guères de ses fautes; souvent même, il ne s'aperçoit pas en quoy il a manqué. M. lecat étoit trop éclairé pour ne pas employer toute la sagacité dont il étoit capable, à connoître la cause de ses revers. Il y auroit été engagé par le parti même qu'il tiroit de ses triomphes. En 1738, il rendit compte à l'Académie des succès des divers Evénemens de la taille latérale. Il déclara qu'en 1735 et 1736, il avoit cru ajouter quelque perfection à cette opération, en essayant de faire à la vessie une incision qui intéressoit le dedans de la prostate, le col de la vessie et un grand ponce de son corps. L'extrémité de l'urètre gauche se trouvoit comprise dans cette section. Ne devoit-on pas prévoir que l'infiltration de l'urine dans le tissu cellulaire, derrière la prostate, produiroit nécessairement une inflammation gangreneuse, même après l'extraction la plus facile du corps étranger? Nous ne pouvons trop faire remarquer, quand l'occasion s'en présente, à quel point s'abusent ceux qui ne jugeroient de l'excellence d'une opération que ^{par} la prestesse de l'opérateur. M. lecat, qui recueille plus de gloire à nos yeux par l'aveu de ses fausses tentatives que par le récit de ses succès, crut dès lors devoir se renfermer dans le projet de débriider, seulement par une petite incision, le col de la vessie et la prostate, à côté du Perumontanum, pour préparer la voye à une douce dilatation. Celle fut l'époque de l'invention de deux instrumens, l'un nommé *urétrotome*, pour inciser ^{les tégumens de l'urètre;} l'autre appelle *Cystitome*, un peu courbe, tranchant sur la convexité ^{de la} lame fort courte, tournée vers le



[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side. The text is arranged in approximately 25 horizontal lines across the page.]

rectum, n'abandonnoit pas la cannelure de la sonde.
Son usage étoit de débiter sûrement et sans danger
le col de la vessie. Ces instrumens avoient des gouttières
ou cannelures larges au côté droit, afin de les
introduire successivement, en les faisant glisser l'un sur
l'autre, sans crainte de déviation. Cela ajoutoit à la
sûreté et à la célérité de l'opération. Ces instrumens
ont été gravés par les soins de M. de la Faye, qui en
a fait mention dans ses notes sur Dionis. Foy M. Günz,
professeur d'Anatomie et de Chirurgie à Lipsick, dans
une savante dissertation, publiée en 1740, sur les
différentes manières de tailler, dont on étoit redevable
à l'émulation des Chirurgiens François, donne la
préférence aux procédés de M. Fecat.

L'Académie ne put pas devoir adjuger de
prix en 1736. Les circonstances de la guerre en
Allemagne et en Italie avoient fait choisir pour question
de : déterminer le caractère distinctif des playes faites par armes
à feu, et le traitement qui leur convient. On trouva que
ceux, qui avoient répondu avec succès à la première
partie de la proposition, avoient traité trop légèrement
la seconde. En 1737, l'Académie avoit demandé :
si l'on doit amputer le carcinome des Mammelles. Plusieurs
mémoires recus sur cette question contenoient, dit-on, des
règles judicieuses de pratique, mais la théorie parut
trop conjecturale. M. Fecat, qui avoit concouru sans
fruit ces deux années, obtint par un second travail sur
le premier sujet le prix double en 1738. Son mémoire
avoit pour devise le mot latin Usquequo ? expression
modeste, qu'on crut devoir lui retorquer dans un tout
autre sens, en le priant de ne plus entrer au lice, afin
de ne pas décourager ceux qui craindroient un tel écueil.
Il ne se conforma point au désir de l'Académie,
et travailla pour le prix double de l'année suivante, qui



[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side. The text is arranged in approximately 25 horizontal lines across the page.]

6
lui étoit échappé en 1737. Il le partagea avec M. de la Hire, alors élève en Chirurgie, puis Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, devenu premier Médecin de la Reine et honore d'un brevet de Conseiller d'Etat.* Nos registres portent que les mémoires des deux concurrents étoient d'un égal mérite.

L'usquequo riposte fit le plus grand honneur à M. Lecat. Les papiers publics l'apprirent à tout le monde. On le répéta dans toutes les occasions où il pût être placé à l'avantage de l'auteur. Au fond, ce n'étoit qu'un compliment, un simple jeu de mot qui portoit sur une base bien faible. Le prix n'avoit été accordé qu'après avoir été suspendu deux années de suite, et en le partageant, M. Lecat avoit pour rival, sur un point de pratique, un très jeune homme, qui commençoit à peine l'exercice de la Chirurgie dans l'hôpital de la Charité. On a donc pris dans un sens trop étroit les expressions dont on s'étoit servi pour engager M. Lecat à se reposer sur ses lauriers.

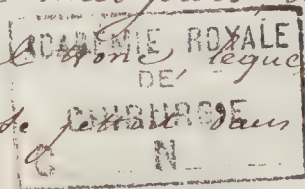
Il en cueilloit journellement dans le pénible emploi d'enseigner. A son établissement à Rouen, il y donna des leçons sur l'anatomie et la Chirurgie. Dès 1736, son école particulière avoit été élevée en école publique, avec un brevet du Roi qui lui donnoit le titre de Professeur et Démonstrateur Royal. Il a rempli gratuitement les devoirs de cette place, pendant les dix premières années, avec autant de zèle qu'il le fit, après qu'on y eut attaché des appointements. Cet établissement, si utile à la province, fut favorisé par le bureau Municipal, qui le plaça dans un corps de bâtiment, au ~~dehors~~ ^{dehors} des portes de la ville. M. Lecat contribua aux ~~frans~~ ^{frans} de la construction intérieure de

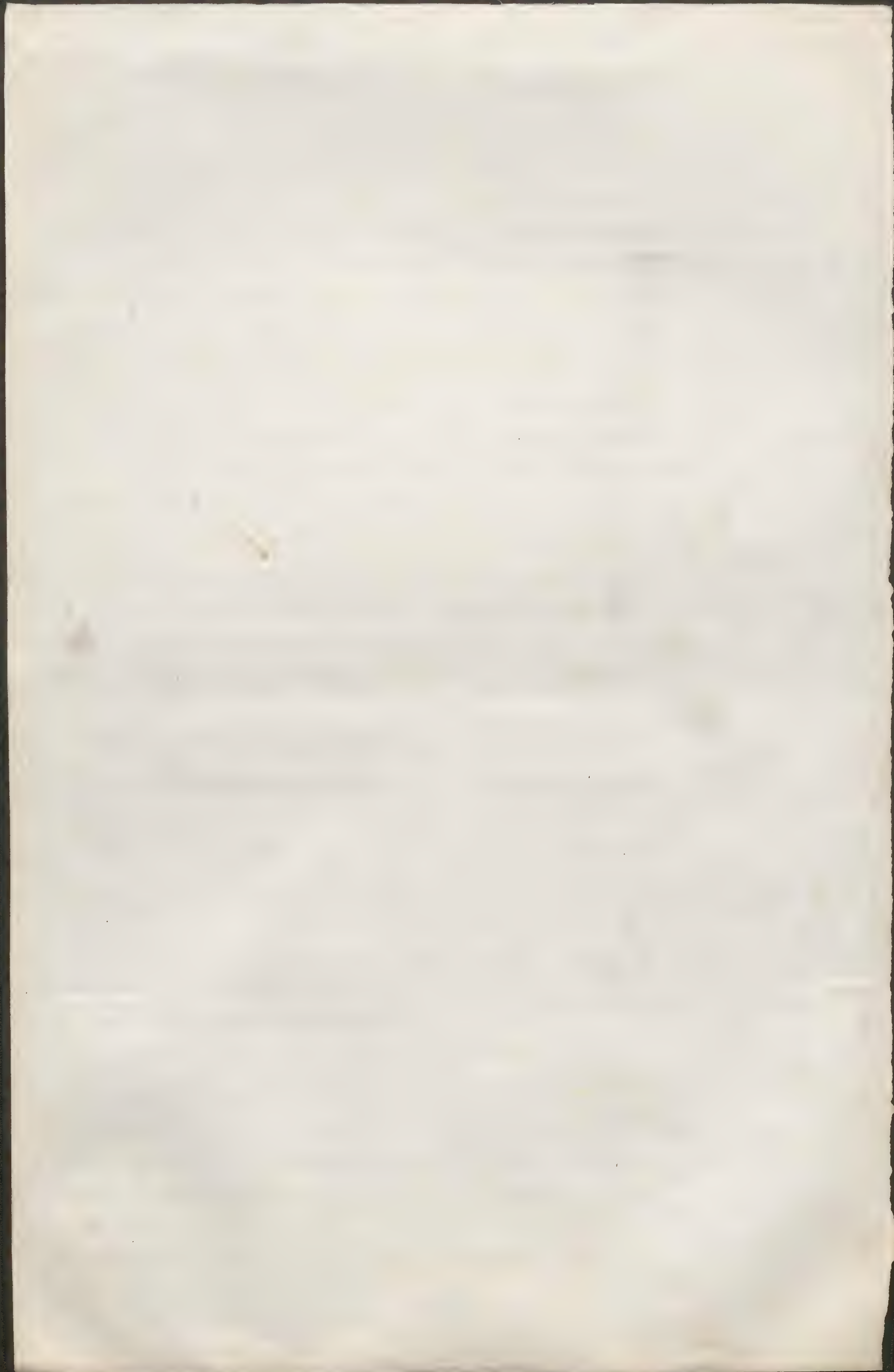
* Il est mort premier Médecin du Roi, en 1788.

l'amphithéâtre. Nous le savons de luy même, dans un écrit où, en rappelant que les puissances de la province, les premiers magistrats, les officiers du corps de ville & les Administrateurs de l'Hôtel-Dieu s'étoient prêtés à ses vues avec le zèle et la générosité, qui méritoient sa reconnaissance, il dit que la formation d'une école Chirurgicale luy a coûté des peines, des fatigues, des dépenses & des contradictions de toutes les espèces. M. Lecat a prévenu nos réflexions à ce sujet. „ Quelle honte pour l'humanité, s'écrie-t-il, que cet „ acharnement et cette ingratitude envers ceux qui „ consacrent leur vie et leur fortune au bien public, „ et qu'il semble même qu'il se fuffise de se „ distinguer parmi les bons citoyens, pour être „ l'objet de la satire et de la calomnie. „

Il auroit pu se croire de dommage de ces mortifications, auxquelles il étoit trop sensible, par les distinctions qu'on luy accordoit ailleurs. La Compagnie, qui avoit récompensé ses premiers travaux d'une manière si honorable, et qui avoit tant contribué à sa réputation naissante, luy donna des lettres d'associé en 1739. Il ne s'appercut que fort long-temps après qu'il avoit toujours été, sur la liste, à la tête de cette classe. Car il ne put que dans ces dernières années, au frontispice de ses ouvrages, la qualité de Doyen des associés rognicols de l'Académie Royale de Chirurgie.

Un mois de Décembre de la même année 1739, l'Académie des sciences le mit au nombre de ses Correspondans. Il lui avoit communiqué diverses observations anatomiques, dignes de l'accueil qu'on leur a fait. L'histoire de 1738 dit que M. Lecat avoit trouvé, dans un enfant de huit jours, les veines coronaires réunies dans un seul tronc, lequel, sans pénétrer dans l'oreille droite, se jetoit dans la veine sous clavière





gauche; et qui en faisant la dissection d'un marcassin, il avoit vu la veine azygos bifurquée vers la base du cœur et jettant chacune de ses branches dans chacune des oreillettes.

Ces faits prouvent un esprit de recherche & l'application qui mène aux découvertes. M. Lecat fit connoître sa capacité à cet égard par des observations sur l'origine des tuniques communes de l'œil, insérées dans l'histoire de l'année 1739. C'étoit une doctrine reçue par les anatomistes que la rétine est la production de la substance médullaire du nerf optique; que la dure-mère, qui sert d'enveloppe extérieure à ce nerf, forme la sclérotique, & que la choroïde vient de la pie-mère. M. Winslow avoit déjà démontré la fausseté de cette opinion, mais M.

Lecat, ayant examiné les choses avec plus d'attention, a envoyé à l'Académie des yeux disséqués, où l'on voyoit que la pie-mère, en quittant le nerf optique & avant que de s'épanouir pour former le globe de l'œil, se partageoit en deux lames, dont l'extérieure est solide & se confond avec la sclérotique, & l'intérieure forme la choroïde, de sorte que la sclérotique est faite de la dure-mère et de la lame externe de l'épanouissement de la pie-mère, et la choroïde est faite de celle-ci. L'Académie prononça, d'après les pièces préparées et par le mémoire qui les accompagnait, que M. Lecat avoit de très grandes connoissances en Anatomie. M. de Haller a adopté cette découverte et en fait honneur à son Auteur: *membranam novam, quæ piæ matri continua est & scleroticam subaudit, novam omnino, invenit.* * M. Linn, auteur postérieur d'un très bel ouvrage sur la structure de l'œil, qui semble avoir vu les choses encore plus distinctement, loue la description que M. Lecat a donnée de cette membrane.

* Method. stud. medic.





110
L'académie des sciences de Madrid & la Société Royale de Londres l'adoptèrent en 1740. Les premières observations qu'on trouve de lui dans les Transactions Philosophiques sont du 10 Février de cette année. Il s'agit dans la première d'un abcès à l'hypocondre droit, d'où il sortoit des hydatides. On y donne des conjectures sur la formation de ces vésicules lymphatiques. La seconde observation a pour objet la chute de l'intestin par l'abus contre nature, resté dans l'aine, après une hernie avec gangrène. Plusieurs autres exemples de pareille incommodité fourniront la matière d'une dissertation intéressante, pour la suite de nos mémoires*. Les Transactions ont publié, en 1743, l'invention d'un hamach de maroquin. Le titre du mémoire suffit pour en faire connoître l'usage: Description d'une machine propre à panser & à traiter des malades extrêmement pesans, qui ont quelque maladie chirurgicale au dos, à l'os sacrum, &c. ou qui en sont menacés. Au moyen de différentes poulies, on peut, avec une corde soulever l'homme le plus lourd par son embonpoint. Il est une espèce de richesse dans le tempérament, dit M. Lecat, mais l'excès des richesses mêmes devient une misère. C'est le début du mémoire sur le hamach de maroquin, imaginé pour un homme de condition de Rouen, extrêmement replet, paralytique & enfin gangrené à la région du sacrum.

M. Lecat qui, comme on l'a vu, en renonçant à l'état ecclésiastique, avoit eu le désir de se faire Ingénieur, avoit beaucoup de goût pour les machines. Il rectifia, en 1743, l'ambly d'Hippocrate, pour la réduction des luxations du bras avec l'épaule, et cette invention, dont on ne se sert point, quoiqu'elle montre beaucoup de génie,

* Voyez les **ACADÉMIE ROYALE DE** M. M. Louis et Sabatier sur les hernies avec gangrène et l'abus contre nature. Tom. III & V de l'Acad.



110.

a été admise dans les transactions philosophiques
(n° 469).

Le traité des sens avoit paru en 1740, & quatre
ans après on en fit une nouvelle édition en Hollande,
avec des corrections et des augmentations. Cet ouvrage est dédié
au Parlement de Normandie, comme le premier fruit des
leçons anatomiques de l'Auteur, sous la protection et les
bienfaits de cet auguste Corps. Le Journal de Crèvecoeur
celuy des Sçavans, les feuilles de l'abbé des Fontaines,
rendirent du traité des sens le compte le plus honorable.

L'Auteur fut célèbre comme un très habile Physicien &
le livre parut une production sçavante, agréable, curieuse
& intéressante. M. Lecat étoit difficile en matière de
louanges. On en jugera par son mécontentement sur
la manière dont l'abbé des Fontaines avoit parlé du
Traité des sens. Après avoir annoncé l'ouvrage par son
titre, avec toutes les qualités de l'Auteur, le périodiste
s'exprimoit ainsi: " Si tant d'honneurs littéraires, si tant
de glorieux titres, accumulés sur la tête d'un seul homme,
s'apprivoient, avec raison, en faveur de sa haute

" capacité & de ses rares talents, ils invitent naturellement
" à lire un ouvrage de physique, dont ils parurent le
" frontispice"..... On trouve icy, ajoute l'abbé
" des Fontaines les mystères de la nature clairement
" développés, & même d'une façon assez nouvelle par
" rapport à la vision, & à la manière dont on connoit la
" grandeur & la distance des objets & par rapport à la
" Catoptique. On y substitue à l'attraction Newtonienne,
" pour expliquer la réfraction, une impulsion mécanique.
" On donne sur cela un système qui a quelque chose
" de neuf. "

" Cet ouvrage est enrichi de fort belles planches
" Anatomiques. Celle qui représente la base du cerveau
" est d'une exactitude & d'un travail admirable, aux yeux

ACADEMIE ROYALE

CHIRURGIE



143
" Des grands connoisseurs. Les Moristes m'ont assuré qu'il
" n'avoit jamais paru rien de pareil, quant à cet objet
" particulier de l'anatomie. Du reste, ce livre est, ce
" me semble, à la portée de tout le monde. "

Ce jugement de l'abbé des Fontaines, tout
avantageux qu'il est ne satisfait pas M. Lecat. Ses éloges
lui parurent affoiblis à dessein. Voici comment il s'en
explique, dans une lettre apologétique, imprimée
en 1747.

" Si l'abbé des Fontaines n'avoit pas eu
" mes ennemis pour conseils, il n'auroit pas dit que
" ma doctrine, sur les endroits cités, est assés nouvelle,
" mais nouvelle tout court: car, une chose est nouvelle
" ou elle ne l'est pas. Par la même raison, il n'auroit
" pas dit que le mécanisme de l'impulsion, substitué
" à l'attraction Newtonienne, a quelque chose de neuf. On
" n'a jamais donné au public le mécanisme d'une
" impulsion qui expliquât tous les phénomènes, pour
" lesquels Newton a eu recours à l'attraction, & ceux
" mêmes qui sont inexplicables par cette attraction;
" mécanisme qui devient par conséquent un principe
" général, et plus général encore que l'attraction, sans
" avoir aucun de ses défauts. "

" Il me semble, continue M. Lecat, que ceci
" est de la plus profonde Physique. Mes ennemis mêmes
" m'accordent d'être profond en Anatomie. Ils conviennent
" que j'ay clairement développé les mystères de la nature,
" & que mon livre, quoique plein d'anatomie, de
" physique profonde, d'un peu de géométrie même,
" est à la portée de tout le monde. "

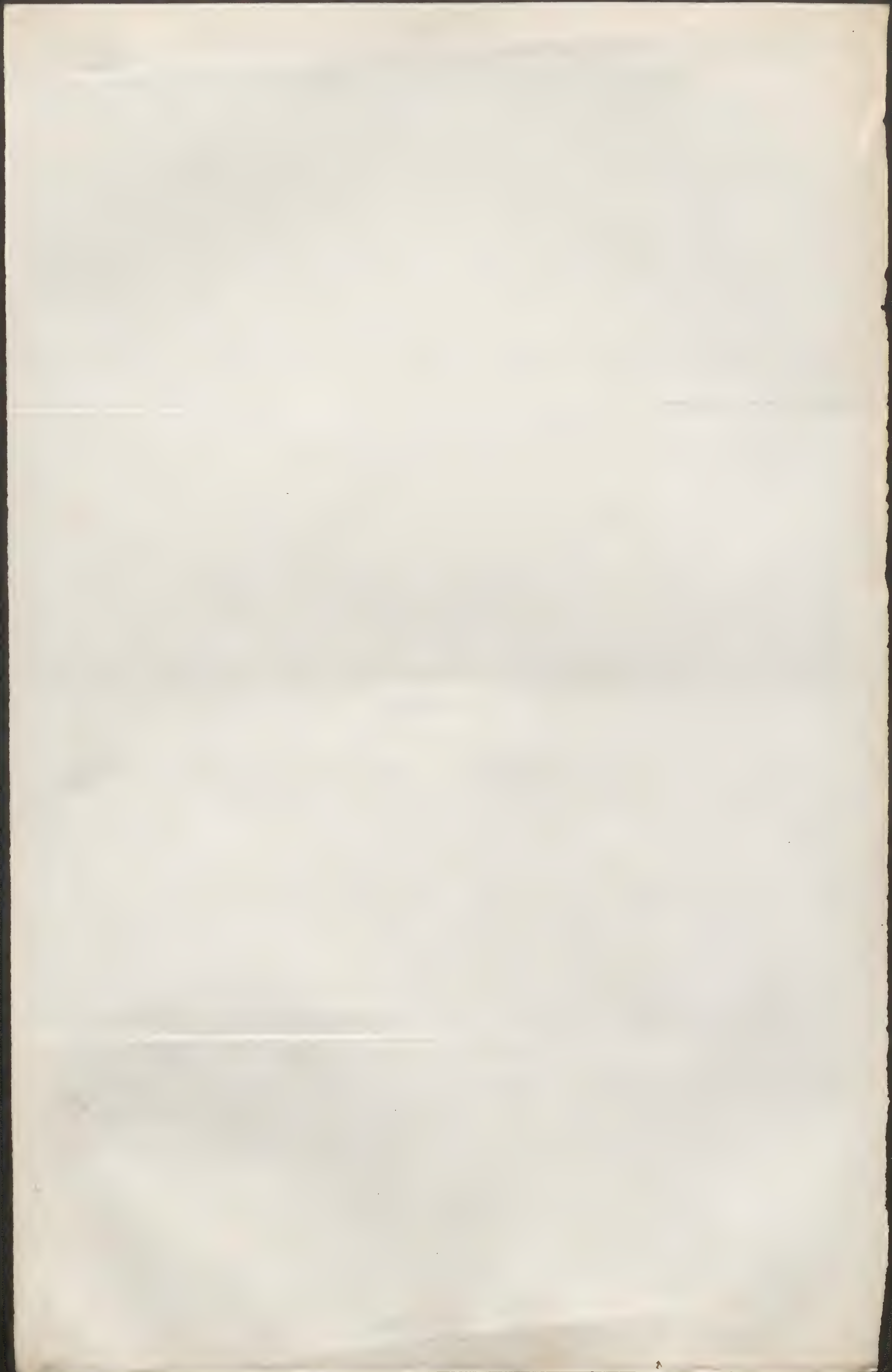
M. Dumas. — Il seroit difficile de faire voir la suggestion
d'un ennemi, dans le compte rendu par l'abbé des Fontaines.
Si les auteurs n'ont pas été crus à leur seul
témoignage, les journalistes sont également suspects.





12

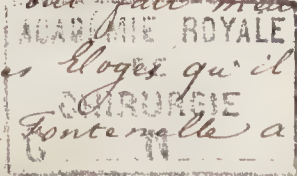
Ceux ci peuvent bien, par leurs éloges ou par leurs censures, flatter ou mortifier l'amour propre des auteurs, mais c'est le mérite du livre même qui en fixe le sort. Les maîtres de l'Art en sont les arbitres et les vrais Juges. M. de Haller a parlé du Traité des Sens. Il le regarde comme un ouvrage estimable, où il y a du neuf & beaucoup de paradoxes. Les essais de Médecine de la Société d'Edimbourg disent que la figure de la base du Cerveau, avec les nerfs & les vaisseaux qui s'y trouvent, est nouvelle et élégante; que celle de la glai de lacrymale & de ses canaux excréteurs est nouvelle & représente bien les parties dans leur situation naturelle. Voilà des jugemens favorables & rendus avec la plus parfaite impartialité. Le suffrage de M. Camper, célèbre professeur de Groningue, est d'autant mieux récusable sur ces mêmes objets qu'il contredit sans ménagement les choses qu'il croit erronées. M. Lecat, par exemple, deffend avec chaleur le sentiment de M. Mariotte, qui regardoit la choroïde, & non la rétine, comme l'organe immédiat de la vision. Selon M. Lecat, la rétine, que tout le monde prend pour l'expansion de la substance médullaire du nerf optique, est à la Choroïde ce que l'épiderme est à la peau. Il pense que la pellucidité de la rétine l'empêche de recevoir la peinture des objets. Son système, combiné de ceux de Mariotte, de Latre et de Bayle, est fortement réfuté par M. Camper qui, outre plusieurs excellentes raisons, tranche la fausse difficulté en disant que c'est le mouvement imprimé à la rétine, et non la couleur des Rayons, qui excite la sensation. Il paroît que cette membrane peut seule transmettre au siège de l'ame l'impression des objets colorés. M. Lecat pose pour principe que la pie mère est le véritable organe général des sensations, qu'elle est enduite d'une espèce de velours noir, tout

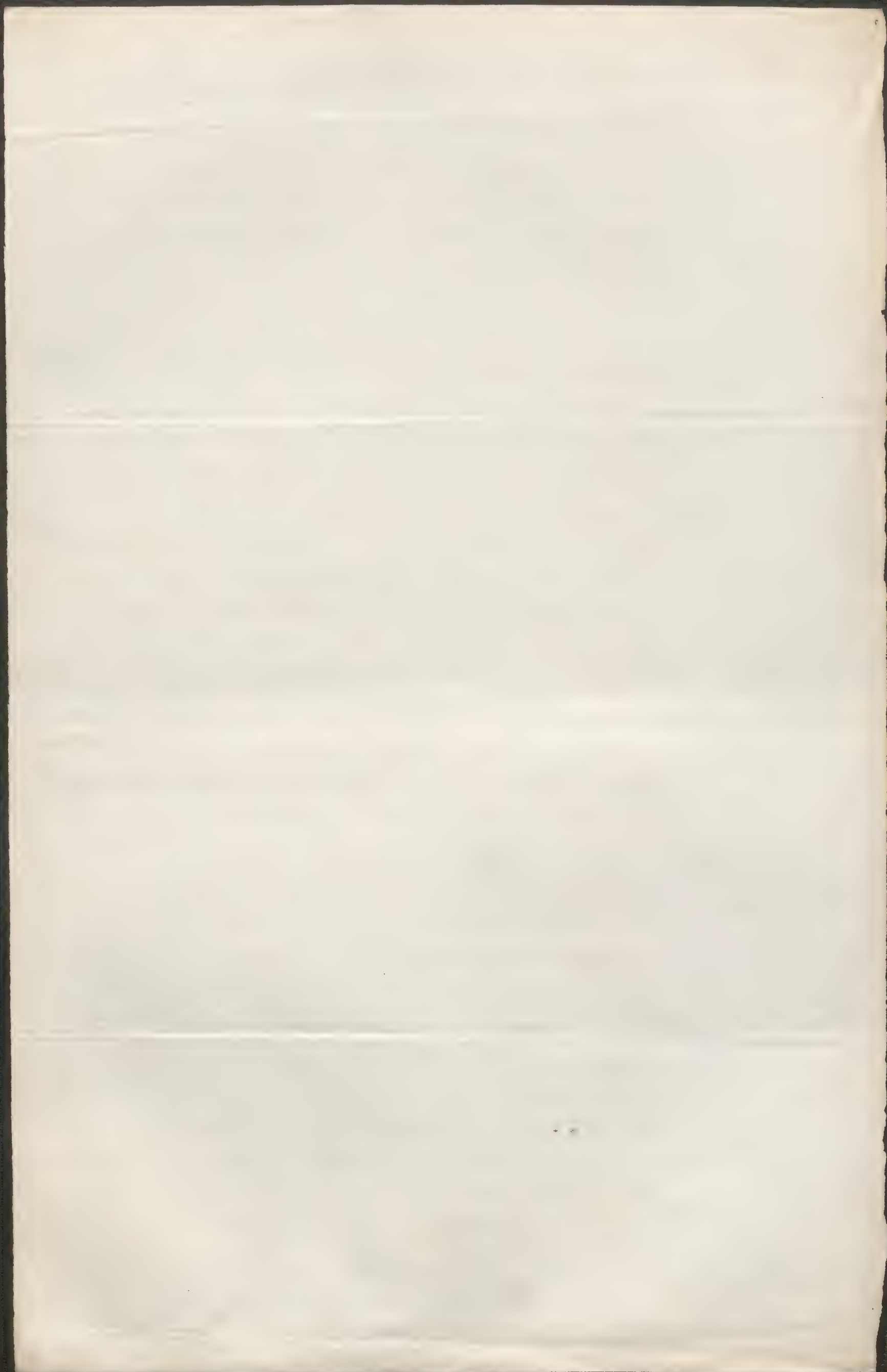


135

propre à absorber les rayons ou l'image, et par conséquent à en recevoir toute l'impression fort distinctement. Au même endroit, il est dit que la Choroi'de est un organe aussi essentiel à la vision que le vif argent l'est à l'effet du miroir, qui réfléchit les images. M. Camper trouve ces deux Comparaisons tout à fait singulières & contradictoires; & en effet, la propriété d'absorber les rayons et celle de les réfléchir ne peuvent être attribuées à la même membrane, considérée comme l'organe immédiat de la vision. La couleur noire de la Choroi'de, suivant l'auteur du Traité des Sens, est l'effet de l'amalgame des souffres du sang avec le mercure qu'il contient. Il assure que le fluide animal a quelque chose qui tient de la nature mercurielle. M. Camper a fait des expériences pour découvrir dans la choroi'de la substance mercurielle qu'on y a supposée. Il étoit dit-il, réservé à M. Lecat de trouver dans nos liqueurs, de quoy faire de l'æthyops minéral avec du soufre et du mercure.

Ces discussions savantes, connues seulement du très petit nombre de ceux qui cultivent toutes les branches de l'art, avec le soin convenable, ne pouvoient détruire l'honneur que l'ouvrage avoit fait à l'auteur. Il poursuivit, avec tout le zèle et l'activité possibles, & obtint l'établissement d'une Académie des sciences belles lettres et arts, dans la ville de Rouen. M. de Fontenelle et plusieurs autres personnes illustres de cette ville se rendirent à ses instances sollicitations, pour se mettre à la tête de cette Compagnie, à laquelle on donna des lettres patentes, en 1724. M. Lecat en fut le secrétaire perpétuel pour la partie des sciences et des arts; place qu'il a remplie avec une grande distinction. Les journaux ont fait mention, chaque année, des mémoires et des éloges qu'il a lus aux séances publiques. Celui de M. de Fontenelle a été imprimé. On peut le



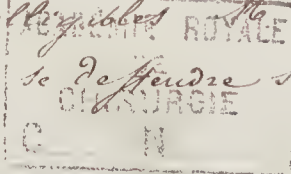


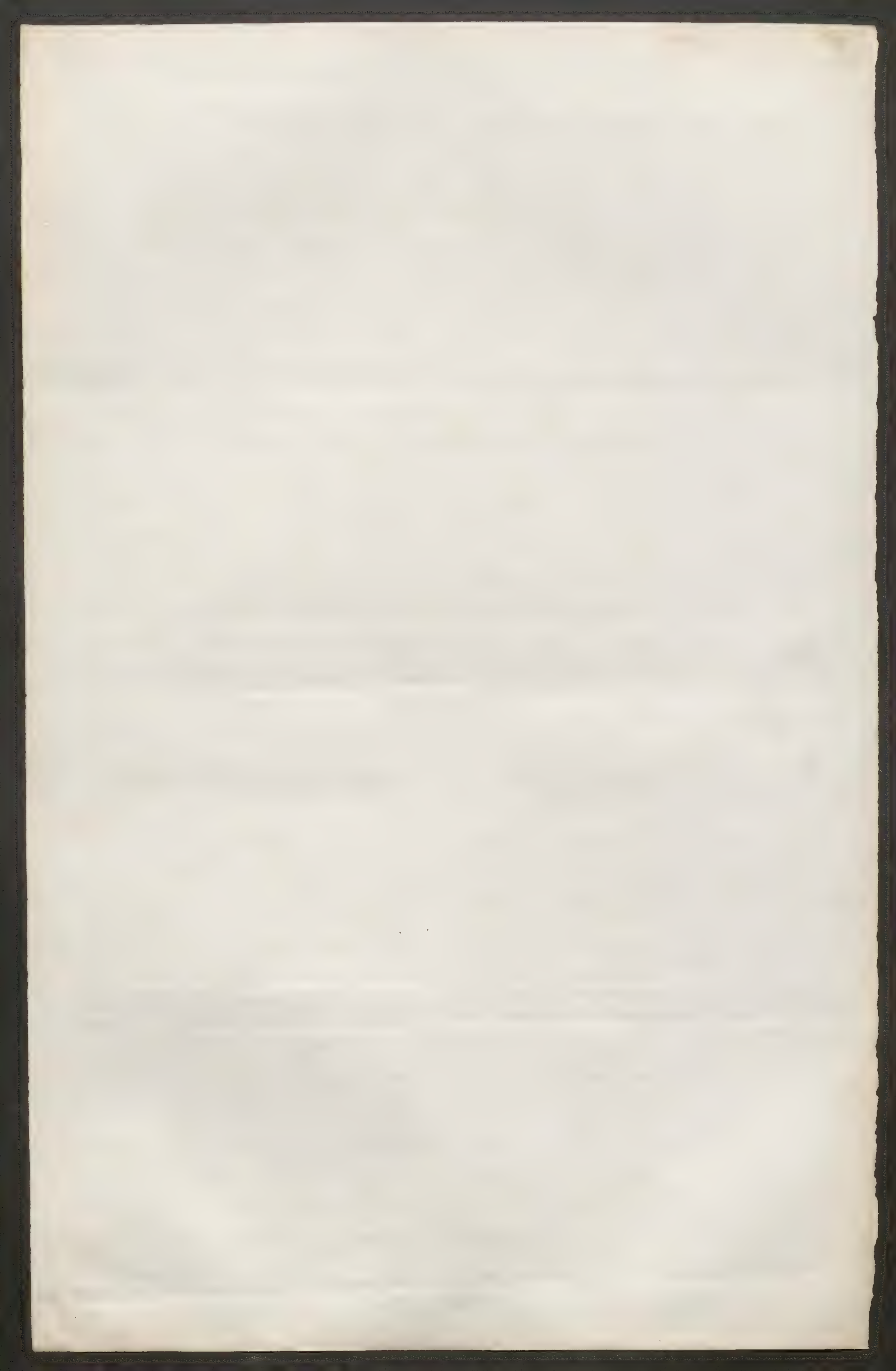
regarder comme la vie de l'illustre Académicien dont les talents et les vertus sont dignement célébrés.

À l'époque de cet établissement, M. Lecat fit l'ouverture d'un cours public de physique expérimentale, lequel a été fait chaque année, sans que ses cours d'Anatomie & de Chirurgie en fussent dérangés. Il fonda trois prix, pour être distribués annuellement, dans une séance publique de l'Académie des Sciences, aux élèves de l'école Anatomique.

Le même sentiment que portoit le Professeur à sacrifier son temps, son repos, sa fortune & sa santé même, aux progrès des sciences, luy faisoit chercher sa récompense dans la publicité de ses travaux. C'est par luy que nous savons qu'une particularité de mauvaise humeur, fatigué de lire dans les journaux le succès de ses opérations, fit courir dans Rouen une lettre manuscrite, pour luy reprocher un amour propre démesuré; pour luy persuader que ces éclats étoient peu nécessaires à sa réputation; que le vrai mérite n'avoit pas besoin d'être affiché & qu'il ne devoit son lustre que de luy-même. M. Lecat n'auroit pas parlé de l'offense, s'il n'avoit compté sur une réponse victorieuse. Selon luy, le public devoit être informé de ses découvertes, afin de le mettre à portée d'en profiter. Le mérite ne s'affiche pas, dit-il, mais bien les ouvrages et les productions des gens de mérite. Et si cette publicité, avantageuse à l'Etat et au genre humain, fait un éclat qui rejailit sur les auteurs, c'est alors une juste et noble récompense de leurs travaux, à laquelle il est aussi beau d'aspirer, qu'il est honteux et d'un mauvais citoyen de vouloir y attacher du ridicule.

L'auteur de la lettre s'excusoit de ne pas assister aux cours de physique de M. Lecat, parce qu'il ne le rendoit pas assez intelligible. M. Lecat répondit: " qu'il ne croit pas devoir se défendre sur le reproche de quelques

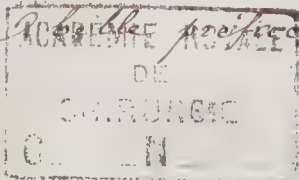




157
"leçons superficielles et de quelques explications obscures;
"que les gens sages savent distinguer l'auteur de
"l'ouvrage et le Professeur de la leçon. Il prie qu'on
"consulte la Voie publique, sur la façon d'enseigner, pour
"être convaincu qu'un talent, qui luy universellement
"avoué, c'est la netteté dans l'exposition." Je ne
"suivray pas plus loin l'extrait de cette apologie. Le but
"d'un éloge étant de faire connoître celui qui en est le
"sujet, j'ay pensé qu'on ne pourroit pas réussir à
"peindre M. Lecat mieux qu'il ne l'a fait luy même.

Il fit, avec un désagrément qu'il ne put cacher,
quelques réflexions générales insérées dans le programme
que l'Académie de Chirurgie fit distribuer au mois de
Janvier 1743, pour le prix de l'Année suivante. Il
portoit que l'Académie, qui n'a eu vue que l'avancement
de la Chirurgie, n'adopte que les connoissances, qui
peuvent conduire sûrement dans la pratique; qu'elle
rejette toute opinion, toute explication purement
ingénieuses, et les raisonnemens qui ne sont fondés que
sur des conjectures ou des vraisemblances. Cette fausse théorie
ajoute-t-on, est souvent tout ce qu'il y a de nouveau,
et ce qui abonde le plus dans la plupart des mémoires
que l'on envoie à l'Académie: c'est ce qui l'a empêchée
plusieurs fois d'adjuger le prix. Si elle l'a accordé à quelque
uns de ces ouvrages, où les productions de l'esprit brillent
plus que le savoir, c'est qu'elle n'a pas jugé à propos de
proposer, plus de deux fois, le même sujet; mais elle ne
peut pas faire imprimer ces mémoires, parce qu'ils
n'apprendroient rien aux Maîtres de l'Art et qu'ils seroient
dangereux pour les élèves.

On venoit de publier le premier tome des
Mémoires de l'Académie, lorsque ce programme parut.
M. Lecat fit de cette excellente production la critique la
plus amère. La

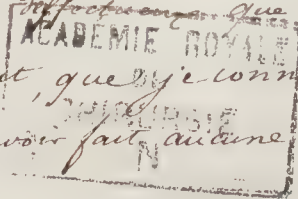




468

pour les personnes mêmes qui ne sont pas de l'art, est
dépécée sans scrupule. On isole les propositions, pour
les considérer dans un sens absolu et les priver de la
clarté et de la précision, qu'elles tirent de leur
enchaînement avec ce qui les précède et ce qui les suit.
Quelles beautés ne défigureroit-on pas par une telle
manoeuvre? On en vouloit visiblement aux mémoires de
M. Quesnay, mais ses ouvrages ont triomphé de cette vaine
critique.

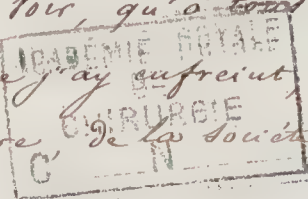
Pour peu qu'on réfléchisse sur ces disputes,
on voit que l'amour de l'art n'en est ni le principe ni la
fin. Elles partent presque toujours de l'intérêt personnel
ou y aboutissent. Je desirerois fort pouvoir me dispenser de
parler du démêlé que nous avons eu, M. Lecat et moy.
Je ne croyois pas l'offenser, lorsque j'ai proposé, en
1746, d'affranchir les femmes de l'incontinence d'urine,
suite presque nécessaire de l'extraction de la pierre par
la méthode ordinaire de les tailler. Chirurgien principal de
l'Hôpital de la Salpêtrière, qui renferme sept mille personnes
du sexe féminin, j'avois alors des occasions fréquentes de
m'opérer sur les maladies qui lui sont propres. Il me parut
qu'une double section latérale de l'urètre, depuis son orifice
extérieur jusqu'à la vessie, ouvreroit une voie libre pour
l'extraction des pierres, et qu'on pourroit éviter par ce
moyen les douleurs et les effets fâcheux du déchirement
irrégulier, de la contusion et de la destruction de l'organe,
désordres très réels, que mes expériences établissent & qu'on
avoit méconnus, sous la fausse idée d'une dilatation, à laquelle
on imaginoit que les parties pouvoient se prêter. Ma méthode,
adoptée aujourd'hui, d'après des succès incontestables, eut ses
premiers essais, qui présentaient matière à contester, même
par des endroits plus ~~difficiles~~ que ceux qu'ont relevés mes
adversaires. M. Lecat, que j'ai connu que de réputation,
me reprocha de n'avoir fait aucune mention de lui et prétendit

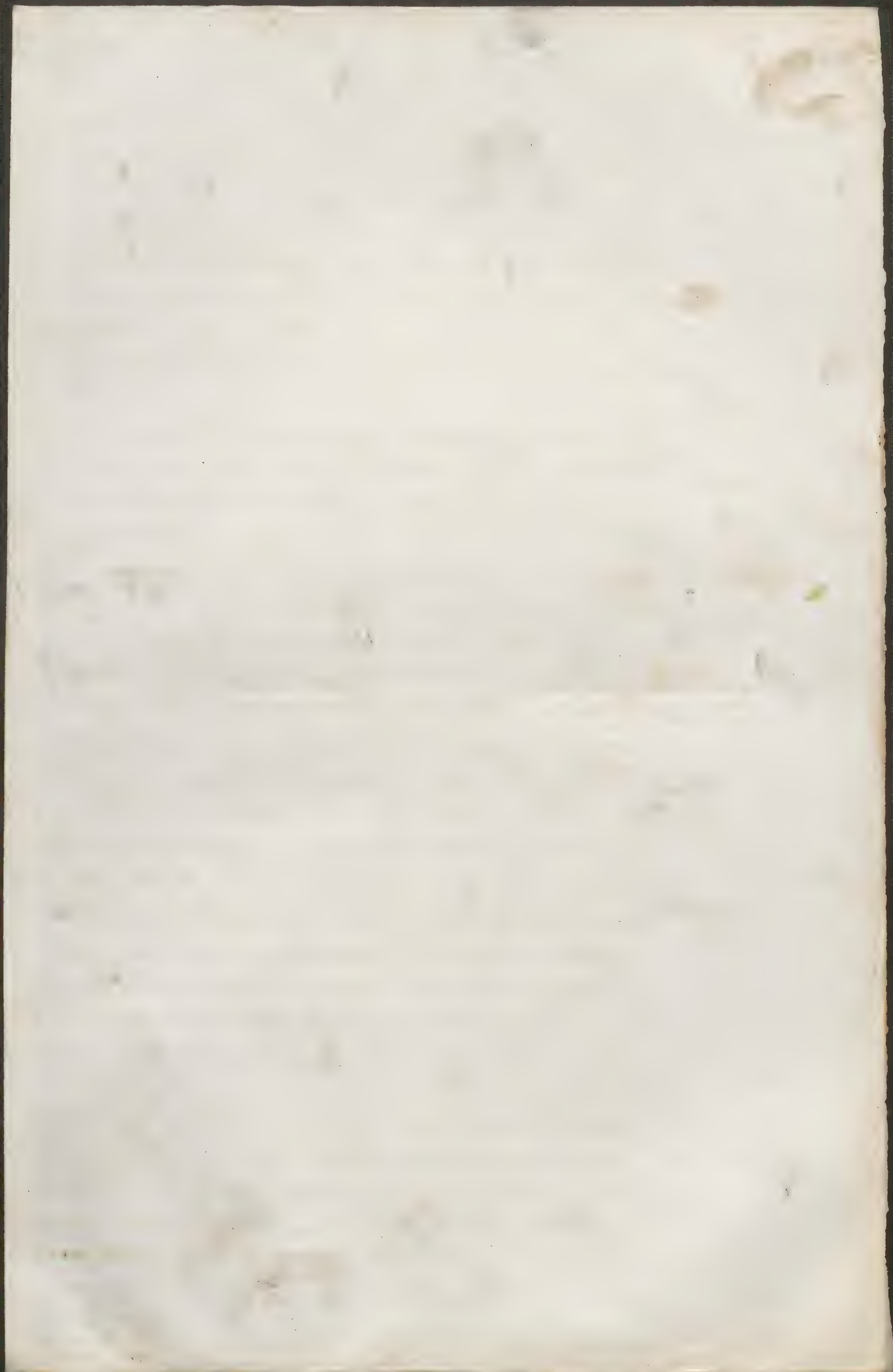




149

que j'aurois dû parler de l'invention d'un gorgeret dilateur
à lame tranchante, qu'il avoit proposé pour la taille
des femmes. J'ignorois absolument l'existence de cet
instrument. M. Lecat m'indiqua un Journal de Verdun,
de 1742, où il n'est encore qu'un projet. Il l'a appliqué
depuis à la taille des hommes. Je m'excusai sur ce qu'en
1742, très jeune encore, simple élève employé à l'Hôpital
Royal Militaire de Metz, je ne connoissois pas ce
journal; et que mon silence sur cet instrument ne
pourroit être un sujet de reproche, qu'autant qu'il auroit
été consigné dans les livres de l'art. M. Lecat, peu
satisfait de cette réponse, qui ne me laissoit aucun tort,
vouloit m'en trouver. Sa réplique fut une belle apologie
des journaux, dépositaires des découvertes des sçavans et qui,
selon luy, sont la source la plus féconde de l'instruction.
J'eus le malheur de n'être pas de son avis, sur ce point
très indifférent à la perfection de l'opération de la taille
des femmes. Notre correspondance particulière devint
publique. M. Lecat fit, de ses principaux griefs, une
lettre insérée dans un Mercure de France. Je crus devoir
y répondre. M. Lecat répliqua. Je fournis une Duplique, et
feu M. de la Bruère, alors chargé du Mercure, refusa d'y
donner place à une troisième lettre de M. Lecat. Elle
ne fut pas perdue pour ceux qui souffloient sous censure
le feu de cette dispute. J'opposai une lettre de deux pages
qui déplut à M. Lecat. Il regardoit comme un avantage de
parler le dernier, et il termina en effet la contestation, en
disant que j'avois manqué au decorum à son égard; qu'il
est un ancien Maître et que je ne suis qu'un gagnant
Maître, ce qui devoit m'imposer un ton très subalterne,
que, sans mettre les gens dans la dure nécessité de me
le dire, j'aurois dû voir, qu'à tous égards, je n'étois pas
son égal; enfin que j'ay enfreint, dans mes lettres, toutes
les loix de la nature, de la société et de la politesse.





Les lois de la nature se trouvoient violées, par ce que je n'avois que 26 ans et qu'il avoit le double de mon âge. Il opposoit à ma qualité de simple gagnant Maître de la Salpêtrière près Paris, les grades pris dans les Universités et ses titres mérités dans les premières Académies de l'Europe. L'épigramme tirée d'Horace, et dont l'application étoit fort injurieuse, monroit assez que la colère luy avoit arraché cette lettre, datée du 21 Juin 1749.

Ridebit monitor non exauditus : ut ille

qui malè parentem in rupes detrusit asellum,

iratus; quis enim invitum servare labore?

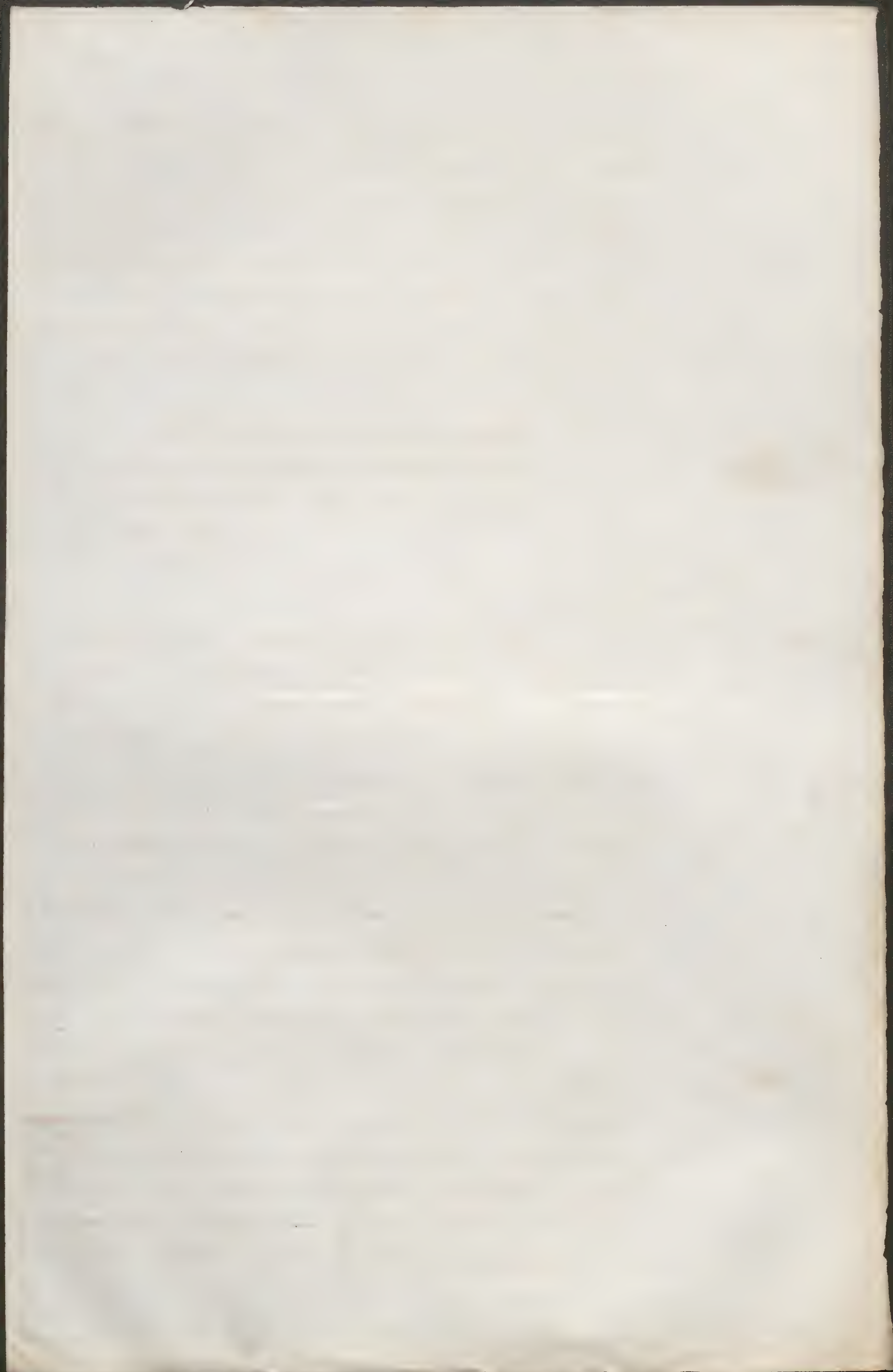
Horat. Epist. XX,

Vers. 14.

C'est-à-dire :

" Pour te punir de n'avoir pas suivi mes avis,
" j'imiterai ce que fit, dans un mouvement de colère,
" celui qui poussa son âne éetif dans le précipice.
" Car pourquoy chercheroit-on à sauver qui s'obstine
" à sa perte ?)

Les moralistes conviennent qu'un examen sévère des motifs réduiroit les actions trayment estimables à un bien petit nombre. N'y en a-t-il point de blâmable qu'on pourroit justifier par la même voye ? En me traitant si durement, il est probable que M. Lecat crut exercer un acte de justice pour le temps, et me donner une leçon pour l'avenir. Quoy qu'il en soit, le temps l'appaisa, et j'ay connu que son cœur n'avoit point partagé les écarts de son esprit irrité. Quelques années après, je reçus la visite de M. Lecat, à laquelle je ne m'attendois point. Il n'employa pas de médiateur. Notre réconciliation n'en fut que plus prompte. Des explications avec un tiers auroient pu la rendre moins solide. A double y en eut point entre nous. Je me rappelle avec plaisir & reconnaissance, lors



191

marques d'amitié qu'il m'a données depuis ce temps, tant à Paris, dans les divers voyages qu'il y a faits, qu'en me recevant à Rouen, lorsque je me rendis à l'invitation d'aller le voir tailler. C'est à son estime que je dois le titre d'associé de l'Académie des Sciences de Rouen.

La publication du lithotome caché fournit à peu près dans le même temps un nouveau sujet de querelle. Les différentes pièces, produites à cette occasion, forment un volume in 8°, que M. Lecat a mis au jour en 1752. On a prétendu que ces écrits n'avoient pas peu servi à donner de la vogue à l'instrument & à son Auteur. L'Académie les a appréciés. Elle s'est occupée, sans prévention, de cet objet important en 1755, & le résultat de ses expériences est consigné dans le troisième tome de ses mémoires. M. Lecat avoit été le promoteur du Concours des lithotomistes. Il auroit voulu que notre travail eût prononcé formellement entre son adversaire et lui. Mais l'Académie jugea qu'elle ne devoit s'occuper que du fait; pour remettre les choses dans l'ordre qui lui étoit relatif, il publia, en 1766, sous le nom d'Alexandre Pierre Nabuys, un ouvrage d'environ 300 pages in 8°, intitulé: Parallèle de la taille latérale avec celle du lithotome caché, suivi de deux dissertations, I^o sur l'adhérence des pierres à la vessie, II^o sur quelques nouveaux moyens de briser la pierre.

Des travaux si multipliés ne l'empêchoient pas de donner chaque année, ou dans les journaux ou à part, de petites pièces fugitives sur différents sujets de physique, de médecine & de chirurgie. Le nombre en est trop considérable pour qu'on puisse les analyser. Il brilloit dans beaucoup d'Académies, tant nationales qu'étrangères, par des dissertations savantes sur le sujet des prix qu'elles proposent chaque année. En 1753, il obtint [celui de l'Académie de Berlin] sur la nature du fluide des nerfs & son usage pour le mouvement





150
musculaire? C'est une hypothèse physiologique, qui mérite
d'être examinée. En 1757, M. Lecat eut le même avantage
à l'Académie de Toulouse, pour un mémoire sur la théorie
de l'ouïe. Parceque le prix étoit triple, on a dit &
répété que M. Lecat avoit mis fin à ses combats
littéraires, après avoir été couronné de cette espèce de
thiars Académique. Il reçut de l'Académie des Curieux
de la Nature un Diplôme d'association, avec un nom
qui le désignoit sous la qualité de remporteur de prix.

Si les Académies Modernes n'avoient
proposé qu'une couronne de laurier ou une simple
palme, comme aux jeux établis dans la plupart des
Villes de la Grèce, M. Lecat leur auroit sans doute fait
hommage de ses talens et des fruits de son application
la plus sérieuse. Ses éloges, les acclamations lui auroient
paru une récompense assez flatteuse, capable d'inspirer
une noble émulation. Comble depuis longtemps des honneurs
académiques, il eut devoir concourir inognito pour le prix
double que l'Académie de Chirurgie devoit donner en
1755, contre la loi expresse qui l'en excluait comme
membre de la Compagnie. Les renseignements fournis pour
l'éloge de M. Lecat à plusieurs littérateurs d'un
mérite très distingué, & qui en ont fait usage, les ont
induits en erreur sur ce fait, en disant: « que dès qu'on
« soupçonna que le mémoire présenté pouvoit être de
« la main de M. Lecat, on suscita des difficultés qui
« l'engagèrent à garder scrupuleusement l'anonyme,
« et à faire réclamer le prix, qu'en effet, il remporta,
« par un Chirurgien de ses amis, qui voulut bien se
« déclarer l'auteur du mémoire? »

L'intérêt de la vérité & l'honneur de l'Académie
ne permettent pas de laisser passer un pareil trait sans
réclamation. L'auteur d'un mémoire ne peut jamais être
connu que par son imprudence, et ne doit jamais

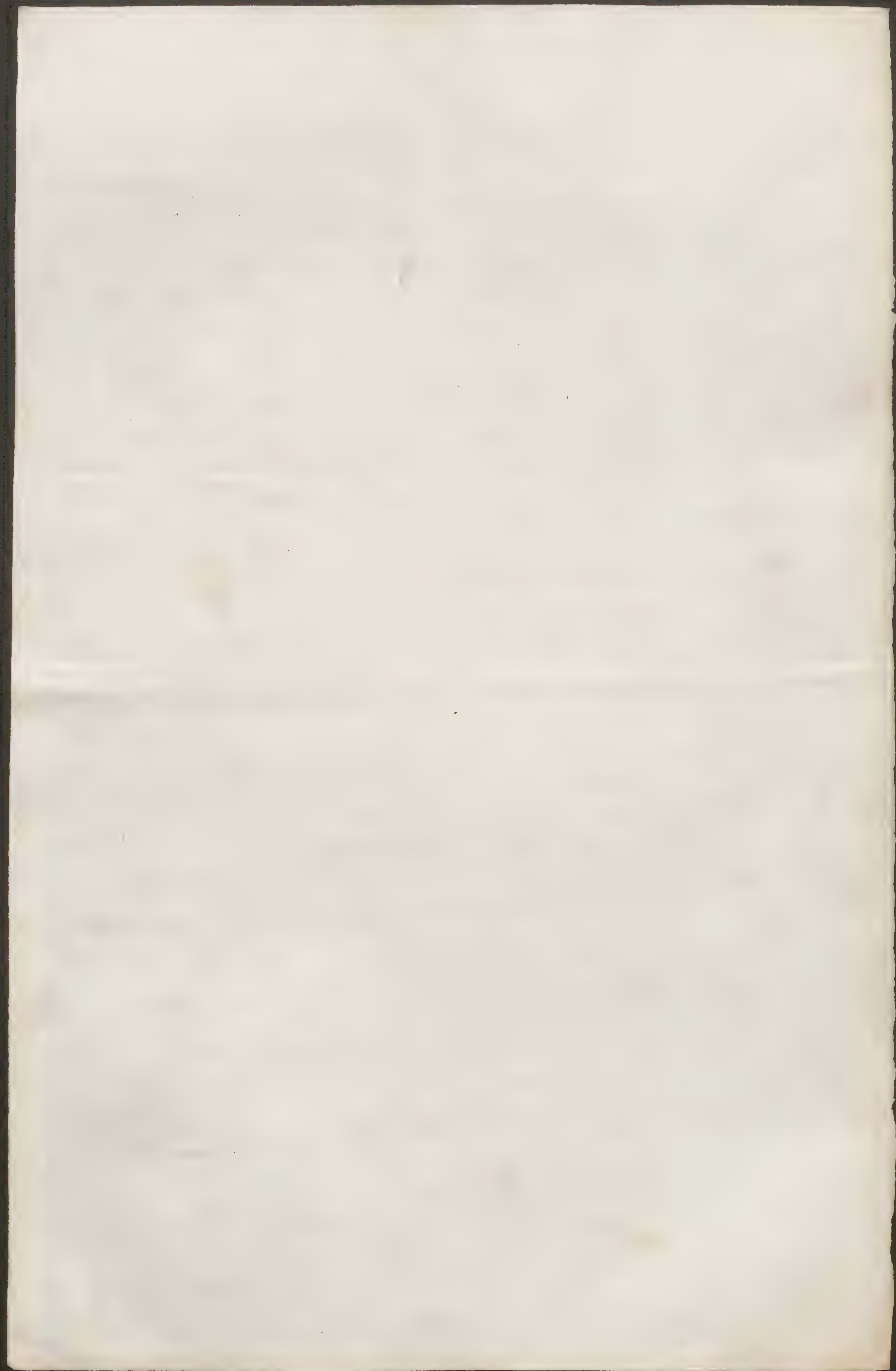




133
l'être qui quand on lève le papier cacheté qui couvre son nom. On n'en trouva point au mémoire dont il s'agit, & l'Académie, qui ne s'occupe pas à soupçonner les Auteurs, n'auroit formé aucune conjecture sur ceux qui ne doivent pas concourir. Lorsque à la séance publique on proclama la pièce qui avoit eu la pluralité des suffrages, un Académicien, ami de M. Lecat, & qui probablement étoit seul dans sa confiance, demanda les deux médailles de 500^l en échange de la copie nette du mémoire qu'il présentoit, mais il n'étoit pas chargé d'en déclarer l'Auteur. Les médailles furent retenues jusqu'à nouvel examen. Nos registres portent, à la date du 15 May 1755, le nom du Chirurgien qui a fait les preuves nécessaires pour retirer le prix double adjugé au n^o 10. Son lib^{re}, au tome 3^e du recueil des pièces qui ont concouru aux prix de l'Académie, que ces preuves se sont réduites à envoyer une Copie double du mémoire auquel le prix a été adjugé. La moindre des Conventions, faites entre M. Lecat et son ami, étoit certainement de lui laisser l'honneur d'avoir remporté le prix. C'est donc une infidélité que de le lui avoir ravi, en déclarant le véritable auteur d'un ouvrage, qu'un ami avoit adopté à sa prière.

Personne n'ignore combien la République des lettres a été agitée, en 1758, par le discours de Jean Jacques Rousseau, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, sur la question: Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. M. Lecat prit part à la dispute. Il se crut appelé à venger l'honneur des arts, offensé par le Citoyen de Genève. La Mothe le Vayer, en parlant de l'injustice qu'il y a d'imputer aux sciences les mauvais effets qu'elle produisent, demandoit s'il falloit bannir le vin, parce qu'il fait commettre des désordres à ceux qui en abusent indistinctement.





Cette solution, aussi simple que naturelle, tranche le nœud de la difficulté. M. Lecat publia une réfutation, suivie phrase pour phrase; c'est, ce me semble, la forme la moins avantageuse qu'on puisse adopter, car, on ne donne, dans ce cas, pour la censure d'un ouvrage, l'étude qui met à portée d'en faire la critique? L'Académie de Dijon crut devoir soutenir sa cause, en faisant des reproches assez vifs à l'auteur anonyme de la réfutation. M. Lecat se montra alors et tâcha d'éviter, par une seconde dissertation, la vengeance de l'Académie de Dijon. Il s'attacha particulièrement à prouver, par des exemples frappants, qu'il n'y a point de fausseté reprehensible à déguiser son nom et sa qualité à la tête de certains ouvrages.

En 1765, M. Lecat fit réimprimer le traité de l'existence de la nature et des propriétés du fluide des nerfs, & principalement de son action dans le mouvement musculaire. Il y a joint des dissertations sur l'irritabilité & sur la sensibilité des meninges, des membranes, des ligaments, des tendons, &c., contre le système de M. de Haller. Il donna, la même année, une nouvelle hypothèse sur la cause de l'évacuation périodique du sexe & un traité de la couleur de la peau humaine en général, de celle des nègres en particulier, et de la métamorphose d'une de ces couleurs en l'autre, soit de naissance, soit accidentellement. Un abrégé d'ostéologie parut en 1767, en même temps que le traité des sensations & des passions en général & des sens en particulier. Cet ouvrage, le plus considérable de tous, est en deux volumes in 8°, orné de figures. C'est la physiologie de l'auteur, dont le traité des sens avoit été distrait, il y a près de 30 ans.

Les travaux littéraires, les succès brillants de la pratique, & surtout dans l'opération de la taille, dont M. Lecat a été le restaurateur en Normandie, sont rappelés dans les lettres de noblesse que le Roy lui





195
accorda en 1762, à la recommandation de M^e. le Maréchal
Duc de Luxembourg, Gouverneur de la Province &
protecteur de l'Académie de Rouen. Cette grâce, très
meritée, n'a produit qu'une simple décoration, car M^e.
Lecat n'ayant point eu de fils, il n'a pu transmettre la
noblesse qu'il avoit reçue, ce qui en auroit été le plus
précieux avantage. En effet, dans la carrière des Sciences
et des Arts, où l'on ne déroge point, les annoblis
n'acquiescent que la considération dont ils auroient également
joui, sans la prérogative de la noblesse. Entre les gens
d'une même profession, le mérite seul peut distinguer. Il
n'y a d'ailleurs que trop d'exemples que l'ingratitude
postérité des gens de talents oublie l'homme vertueux
& respectable, qui a été la source de l'illustration de sa
race, & que, dans l'occasion de citer ses ayeux, on s'arrête
à un degré ou deux au dessous de celui sans qui ses
descendants ne seroient rien.

M^e. Lecat a joui d'une grande réputation,
surtout chez les Etrangers. Plusieurs venoient en France
pour profiter de ses leçons, et la plupart de ceux, qui
avoient fréquenté d'abord les écoles de Montpellier
& de Paris, alloient passer quelque temps à Rouen &
terminoient leur course parant chez M^e. Lecat. Des
hommes studieux trouvoient chez lui tous les secours
nécessaires pour leur perfection. Chef d'un grand hôpital,
à la tête d'une école Anatomique, aimant à conférer
avec ses élèves, il leur communiquoit, à chaque moment,
des étincelles du feu qui l'arrimait. Sa maison étoit un
vray lycée, où étoient réunis une excellente bibliothèque
remplie de livres choisis, un cabinet de préparations
anatomiques, un autre de machines de physique & une
précieuse collection d'histoire naturelle. Madame
Lecat étoit la principale ordonnatrice, et le démonstrateur
de la quatrième Cabine. Elle avoit épousé M^e. Lecat en





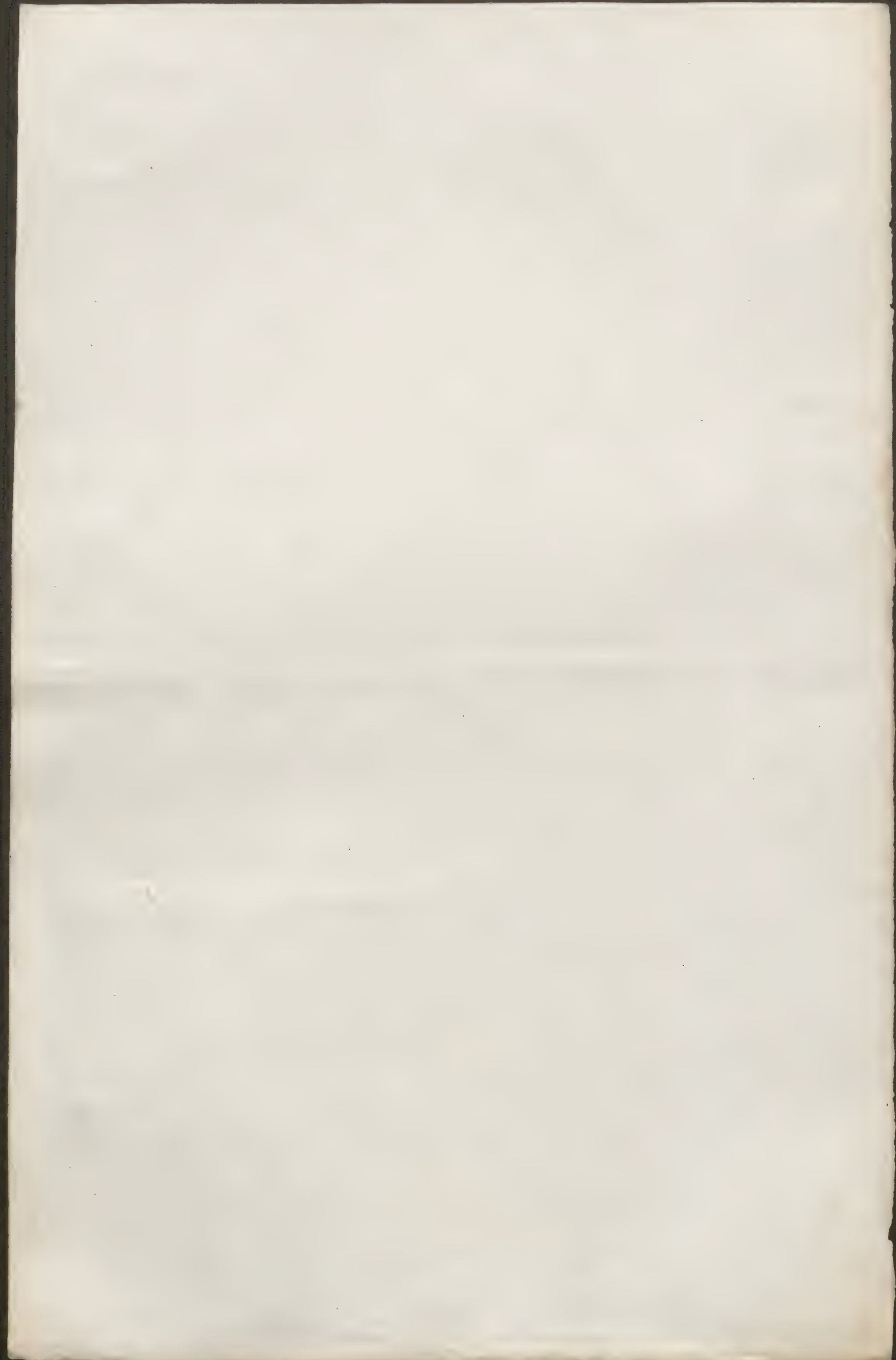
1742. Il trouvoit en elle un ami solide & une compagne estimable, qui partageoit son goût pour le progrès des Arts. Madame Lecat a soutenu longtemps le rôle des Elèves de l'Ecole de Dessin, en faisant les frais des prix qu'on leur distribuoit chaque année. Son mari a concouru efficacement à l'établissement de cette Ecole, dirigée par M. Descamps, auteur de la vie des Peintres Flamands, ses compatriotes, en prêtant à cet ami l'amphithéâtre anatomique, pour y rassembler ses élèves à certaines heures.

M. Wallon

[M. Lecat n'a laissé qu'une fille, mariée à M. David, notre Coufrère. Il avoit demandé pour gendre, à M. le premier Chirurgien Du Roy, un sujet qui put le remplacer dignement dans toutes ses charges; et M. de la Martinière a eu le plaisir de voir qu'on a généralement applaudi à son choix. M. David est en possession des manuscrits de son beau pere; & il y a de quoi former plus d'ouvrages qu'il n'en a publiés. C'étoit un homme infatigable, dont l'esprit a usé le corps. Sa santé a été longtemps chancelante, par le mauvais état de l'estomac qui faisoit très mal ses fonctions. Il est mort d'épuisement, le 20 Aout 1768, âgé de 68 ans, mortus quelques jours.

La Franchise et la droiture Du cœur l'ont rendu recommandable. Le temps & la réflexion le ramenoient au point d'où l'impétuosité du premier mouvement, dont il n'étoit pas toujours le maître, avoit pu l'écarter. La constitution de l'ame influe sur toutes les opérations, tant morales qu'intellectuelles. Dans l'ordre de la Société, sa vivacité & son goût prédominants, disons mieux, la passion pour les sciences qu'il portoit jusqu'à l'enthousiasme, luy ont fait négliger certains ménagemens & les complaisances que font souvent plus d'amis, dans le lieu où l'on est domicilié, que les talens les





plus distingués. C'est un défaut commun à ceux qui ont beaucoup d'élevation dans l'âme. Ils ont tort, sans doute, de ne pas sentir que les amis seuls donnent des admirateurs et des panégyristes, et qu'on peut, sans se compromettre, opposer aux basses menées des rivaux et des jaloux, occupés à obscurcir le vrai mérite, les moyens qui procurent une réputation brillante à des gens qui en sont quelquefois étonnés eux mêmes.

M. Lecat aimoit assés la contradiction active et la souffroit impatiemment. Il revenoit sur ses pas, mais c'étoit toujours après avoir défendu le terrain avec opiniâtreté. Il faut avouer que personne n'a eu dans l'esprit plus de ressources que lui pour tâcher de faire paroître vraisemblable ce qu'il desiroit qu'on crut vrai. Ceux qui ont médité les ouvrages de Descartes & du Chancelier Bacon, m'entendront lorsque je dirai que M. Lecat semble avoir pris le premier de ces deux philosophes pour modèle, et qu'il auroit peut être été plus loin & auroit marché d'un pas plus ferme, en prenant le second pour guide.

Rien n'intéresse autant les lecteurs judicieux, dans les vies des hommes illustres de Plutarque, que les comparaisons qu'il établit entre deux personnages, pour faire voir dans les divers traits de leur conduite, ce qu'ils ont de semblable et en quoy ils diffèrent. J'ay avancé, en commençant, que M. Lecat ne me paroissoit pouvoir être comparé à aucun des grands hommes qui ont cultivé notre art avec le plus de succès. Me permettra-t-on de dire, pour terminer l'éloge de M. Lecat, qu'il a eu une grande conformité de caractère avec un Père de l'Eglise? On n'accusera ni le Scavant Huier, évêque d'Arras, ni M. Dupin, Docteur de Théologie & Professeur Royal, dont j'emprunterai scrupuleusement les expressions, d'avoir voulu manquer de respect & de



Vénération pour S. Jérôme. Ils disent " que son génie étoit
chaud & véhément ; qu'on trouve plus de feu dans ses
ouvrages polémiques que de force et de justesse ; qu'il
avoit le défaut des imaginations vives, qui se laissent
transporter par les objets qui les frappent, et qui condamnent
ou approuvent les choses, suivant les impressions qu'elles
font, & sans les avoir assez méditées ; qu'il eut des démêlés
avec les plus habiles de son temps ; qu'il répondit à saint
Augustin, beaucoup plus jeune que lui, assez aigrement
& avec un grand air de mépris, comme s'il n'eût pas été
digne de son courroux. En prenant un ton de supérieur, il
se compare, dit M. Dupin, à un vieux soldat, lequel,
ayant blanchi sous le harnois, distribue les louanges
dûes à la valeur des autres, et ne s'engage plus au combat,
dédaignant de se mesurer avec un jeune homme, qu'il
accuse de chercher de la gloire en attaquant les grands
hommes. "

Ces imperfections sont le tribut de la faible
humanité, mais de grandes vertus les effacent, et de
grands talents l'ont fait regarder comme le plus savant
des pères de l'Eglise. Je crois honorer la mémoire de
M. Lecad par ce parallèle

ACADEMIE NATIONALE DE MEDICINE
DE
CHIRURGIE
C N



